

## Les paradis de Charles-Albert Cingria

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

**C**harles-Albert Cingria est né à Constantinople d'une mère polonaise et d'un père italien. Les Français s'imaginent qu'il est Suisse, c'est une chimère : il ne l'est pas, quoiqu'ayant grandi à Genève et ayant participé à l'aventure de la Voile latine avec G. de Reynold et A. Bovy, avant de venir s'installer rue Servandoni à Paris.

A l'âge d'un an, il se trouva ruiné. Il écrit avec un bonheur dans l'expression qui lui est propre. On dirait qu'il nous montre l'autre côté des choses, mais il s'agit plutôt d'une troisième, d'une quatrième dimension. Si lointaine soit-elle, nous la connaissons tous sans le savoir, c'est celle du caprice ou de l'humeur au sens shamanien du terme.

Pour fixer les idées, ce n'est pas un romancier, ni un conteur (quoique très causeur), ni un historien (quoiqu'homme de grand et gai savoir), ni même un poète (quoiqu'à sa manière la poésie même). C'est la fantaisie, la vérité même, mais non sans assurance. C'est un vagabond. Mais la vérité est elle-même vagabonde et insaisissable comme Platon nous l'apprend.

Au physique (car le corps tient une place importante chez Cingria : un corps ailé, transfiguré) cet auteur d'une extrême culture, ce bohémien raffiné et précieux était de petite taille et rond. Enfin, disons qu'il paraissait très large et plus étendu dans l'horizontale que dans la verticale. Il

portait un béret basque, une veste bleue et des pantalons gris. Sa bouche était sinieuse, ses yeux bleus et bulbeux. Sa diction découpait curieusement les mots, comme celle de Michel Simon.

De temps à autre, il faisait une conférence. Il se tenait courbé sur un texte et remuait très vaguement les lèvres, puis se taisait. Il jouait ensuite du clavecin ou du piano. Il connaissait admirablement la musique et le latin médiéval. Max Jacob l'aimait. Il aimait Artaud. C'était un nageur et un buveur infatigable. Ses amis se récriaient sur le merveilleux causeur qui les enchantait bien des soirs. Il est vrai que Charles-Albert y causait comme personne et que de ce talent, son plaisir, il tira subsistance pendant presque toute sa vie, après qu'il eut avec un dandysme infiniment louable fini de gaspiller ce qui lui restait de fortune en achetant des automobiles de grand luxe et en cherchant le moyen de les améliorer. Mais ceux qui l'écoutaient parler, le lisaient-ils ?

### Divagations solaires

Voilà pour en finir avec les anecdotes concernant le moins anecdotique et au fond le plus parméniénien des hommes. Contes, chroniques, études, histoires, bavardages (à la Diderot), rêveries, vagabondages (à la Jean-Jacques, à la Nerval - un Nerval de

jour opposé au Nerval de la nuit et de la nostalgie), digressions, surtout, son œuvre aurait très bien tenu sous le beau titre de *Divagations*. Le merveilleux chez Cingria, c'est que, par une balance incessante entre la rêverie et la sensation pure, il soit toujours de plain-pied dans le fantastique sans avoir quitté le réel (disons thomiste ou chestertonien) avec aisance et bonhomie. Sa littérature est privée, individuelle même, rétive à toute approche professionnelle - les professionnels ont vidé de son sel un monde qui avait été créé pour des fils de roi et des amateurs - parce que lire Cingria, c'est comme jouer Schumann au piano pour soi. Cela implique une innocence et une ignorance angélique des plis et des replis de la psychologie humaine et de ses miasmes auxquelles bien peu de lecteurs savent atteindre. La littérature de Cingria comporte quelque chose de radical et de violent qui en fait une littérature existentielle plus que morale ou sociale.

Son univers est un univers sans chute et, pour un homme d'une telle énergie, curieusement sans lutte. Un univers qui ignore le conflit et le drame, donc le romanesque. Chacune de ses phrases est un matin du monde. On n'atteint jamais le soir chez Cingria, avec sa fatigue et sa nostalgie. Son catholicisme est total, théologique, liturgique, fulgurant, indubitable, englobant, solaire et musical.

Sur le point de son écriture, je relève de fréquentes inversions, des brisures, des trouvailles phonétiques, et un goût marqué pour le participe présent et les sonorités en «en», ainsi que de plaisantes manies comme ce *ah mais !* et cette accumulation judicieuse d'adjectifs comme on pourrait les trouver dans la bouche d'un épicier victorien qui se livrerait à l'inventaire émerveillé des trésors de sa boutique.

Il possède encore cette singularité de ne jamais parler au conditionnel. Ce qui est est. Tout a un sens et rien ne va jamais mieux. Le monde est plein. C'est un mar-

bre parfait que veine à peine l'arabesque du péché. De quels péchés du reste un homme comme Cingria pouvait-il s'accuser ? Lui qui logeait au centre de l'être, il fit entendre la foudre.

### La fugue d'un ange

Quelques apparitions, partout où l'on jouait de l'orgue ou du clavecin. J'oubliais ses fugues en pays fribourgeois, qu'il appelle ses musiques, aussitôt que, pris de trop de fatigue d'esprit, il quittait Paris, comme un autre Jean-Jacques, las de la ville. Comme lui, grand marcheur, avec furie. Encore qu'il fût - par un effet spécial de la grâce divine - capable de laisser s'engouffrer dans l'eau de sa paresse des journées entières, sans qu'on eût l'impression qu'il les eût perdues, ni qu'il en ressentît une ombre de remords. Je vous disais, un ange en visite parmi nous, et qui ne dut jamais s'ennuyer.

Il m'évoque un archer dévoré par la joie et l'ire du trait qu'il perd, lumineux. D'aucun mouvement littéraire, mais s'immergeant de temps à autre dans des courants, il ne fut que lui-même, ingénument, éperdument, violemment. Fut-il même un écrivain ? N'a-t-il rien fait d'autre que de jeter en l'air des paroles que des mains pieuses ont ramassées par terre ? Sa vie fut une fugue. Il fut aussi le contemporain de Dante et des gentils poètes provençaux de la cour du gracieux roi René. Il était la liberté même et terriblement seul. Qu'il est triste de le perdre de vue.

G. J.

**Charles-Albert Cingria**, *La Grande Ourse*, Gallimard, Paris 2000, 94 p.

Collectif, *Charles-Albert Cingria. Erudition et liberté. L'univers de Cingria*, Gallimard, Paris 2000, 506 p.